

Recherches sociographiques



Le livre dans les quotidiens au Québec, ailleurs au Canada et dans certaines capitales, et la considération pour le livre national et étranger

Jean-Paul Baillargeon et Michel De La Durantaye

Volume 42, numéro 1, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057414ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057414ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baillargeon, J.-P. & De La Durantaye, M. (2001). Le livre dans les quotidiens au Québec, ailleurs au Canada et dans certaines capitales, et la considération pour le livre national et étranger. *Recherches sociographiques*, 42(1), 33–52.
<https://doi.org/10.7202/057414ar>

Résumé de l'article

La façon dont les journaux d'une société donnée traitent des ouvrages et des auteurs issus de cette société et la place qu'ils y accordent, dans leurs cahiers ou chroniques sur les livres et la littérature, sont symptomatiques du rapport que cette société entretient avec ses productions culturelles et celles d'ailleurs. Cet article analyse les traitements différents accordés au livre national et au livre d'ailleurs dans les quotidiens québécois de langue française, dans certains quotidiens du Canada anglais, dans quelques journaux de Bruxelles, de Genève, de Paris, de Londres et de New York.

LE LIVRE DANS LES QUOTIDIENS AU QUÉBEC, AILLEURS AU CANADA ET DANS CERTAINES CAPITALES, ET LA CONSIDÉRATION POUR LE LIVRE NATIONAL ET ÉTRANGER*

Jean-Paul BAILLARGEON
Michel DE LA DURANTAYE

La façon dont les journaux d'une société donnée traitent des ouvrages et des auteurs issus de cette société et la place qu'ils y accordent, dans leurs cahiers ou chroniques sur les livres et la littérature, sont symptomatiques du rapport que cette société entretient avec ses productions culturelles et celles d'ailleurs. Cet article analyse les traitements différents accordés au livre national et au livre d'ailleurs dans les quotidiens québécois de langue française, dans certains quotidiens du Canada anglais, dans quelques journaux de Bruxelles, de Genève, de Paris, de Londres et de New York.

Un nouveau livre a besoin d'un ensemble d'institutions de relais pour se faire connaître du public et pour l'atteindre. Parmi ces institutions, on trouve toute la gamme des médias écrits et électroniques. Dans nos sociétés, leur rôle est essentiel pour rendre public l'arrivage de livres récents. D'autres relais exercent aussi cette fonction, notamment les librairies, les bibliothèques et le bouche à oreille. Mais le rôle de relais des médias est celui à effet le plus massif, qui rejoint le plus de personnes. Au sein de ces médias, c'est dans les quotidiens qu'on retrouve la plus grande quantité et la plus grande variété de contenu éditorial et

Les auteurs tiennent à remercier Djibril Camara pour ses calculs et ses compilations, dont nous nous sommes servis pour monter les tableaux annexés à cet article et qui lui ont servi de fondement. Monsieur Camara était étudiant à la maîtrise au programme Loisir, culture et tourisme, à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

publicitaire au sujet des nouveautés du monde du livre. Ces quotidiens rejoignent en général davantage de gens que les émissions spécialisées de la radio ou de la télévision (chroniques culturelles, émissions sur le livre ou la littérature). En bout d'année, on trouve dans plusieurs de ces quotidiens un plus grand nombre de recensions et de chroniques sur le livre que dans des périodiques littéraires (BAILLARGEON et DE LA DURANTAYE, 1998).

Nous croyons que la façon dont les journaux d'une société donnée traitent, par leur contenu éditorial, les livres issus de cette société peut être vue comme symptomatique du degré de considération qu'a cette société pour ses propres produits culturels. Il en va pareillement de ce que ces médias réservent au livre issu de sociétés de même langue, mais exerçant une sorte d'hégémonie culturelle sur la société où sont produits ces journaux. Qui plus est, de tous les produits culturels, ce sont ceux des industries culturelles qui rejoignent le plus large public et le plus fréquemment. Parmi ces produits, le livre est celui qui offre l'éventail le plus vaste de contenus, de niveaux littéraires et d'érudition, ainsi que de provenances diverses, tant spatiales que temporelles. En outre, selon ESTABLET et FELOUZIS (1992) la lecture d'un livre a un effet plus profond et plus durable que l'écoute de n'importe quelle émission de télévision. Par conséquent, le traitement accordé au livre d'une société donnée par les quotidiens de cette même société peut être une indication au moins aussi importante que pour tout autre produit culturel de la façon dont cette collectivité considère ses productions culturelles et, par ricochet, comment elle se considère dans son ensemble.

Nous nous sommes donc attardés à l'espace éditorial des chroniques et des cahiers spécialisés d'un certain nombre de quotidiens, notamment tous ceux de langue française au Québec, de certains quotidiens anglo-canadiens hors Québec, d'un quotidien belge et d'un quotidien suisse de langue française, ainsi que de certains journaux emblématiques de métropoles culturelles de la sphère francophone et de la sphère anglophone, Paris, Londres et New York. À la différence de l'espace publicitaire, l'espace éditorial est du strict choix du journal, tant pour les sujets abordés que pour leur traitement. Pour ce qui est des ouvrages qu'on choisit de recenser ou de commenter, ainsi que de l'espace éditorial et du traitement graphique qu'on leur accorde, un journal peut non seulement retenir tel livre plutôt que tel autre, mais aussi faire en sorte que ces articles aient davantage de visibilité que d'autres. Nous estimons qu'un journal n'est ni neutre ni indifférent dans les choix de livres présentés à ses lecteurs, qu'il l'est encore moins quant à la visibilité accordée aux livres retenus. Nous avons voulu savoir, dans chacune des sociétés mentionnées plus haut, la place du livre publié chez elles par rapport à celui provenant d'ailleurs, ainsi que la visibilité de l'un et l'autre cas.

Origine du projet

Nous avons reçu mandat, en 1994, de réaliser une étude pour le compte de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) du Québec, financée par le ministère du Patrimoine canadien, portant sur la présence et la visibilité du livre québécois de langue française dans diverses institutions de relais, à savoir les librairies, les bibliothèques publiques et les principaux types de médias. Cette étude partait de l'hypothèse que le livre québécois de langue française était négligé, voire méprisé par ces différentes institutions de relais, en faveur le plus souvent du livre de France, considéré comme de meilleur niveau, plus sérieux, méritant davantage l'estime que l'ouvrage domestique.

Nous avons mis au point une méthode pour mesurer à la fois la présence et la visibilité tant du livre québécois que celui d'ailleurs, au sein de chacune de ces institutions. Nous avons aussi construit un indicateur, nommé coefficient de visibilité, qui permet de rendre compte, de manière synthétique, de la visibilité plus ou moins grande, par rapport à sa présence, du livre québécois (domestique) et d'ailleurs (étranger). Une des variantes de cette méthode s'appliquait aux médias écrits, notamment aux journaux quotidiens. Cette mesure repose sur le postulat qu'on rend moins présent et moins visible ce qu'on néglige ou ce qu'on méprise mais que, à l'inverse, on rend plus présent et plus visible ce qu'on respecte et ce qu'on valorise. Elle se fonde aussi sur l'idée que, pour quelque chose de jugé respectable et digne de valorisation, on peut compenser une faible présence par une forte visibilité.

Le rapport que nous avons remis à l'ANEL et au ministère du Patrimoine canadien (DE LA DURANTAYE et BAILLARGEON, 1995), ainsi que celui que nous avons publié à l'INRS-Culture et Société (BAILLARGEON et DE LA DURANTAYE, 1998), n'avaient trait qu'à des livres de langue française et qu'à des institutions de relais québécoises. Or, il nous était apparu intéressant de comparer ultérieurement le Québec à ce qu'on trouverait sur d'autres sociétés vivant dans la sphère d'influence d'une culture hégémonique, ainsi qu'à ce qu'on pourrait trouver à l'intérieur de ces cultures hégémoniques. Nous voulions des éléments de comparaison pour mieux comprendre la situation québécoise. Nous avons pu obtenir, à cette fin, des données primaires sur certains journaux quotidiens dotés de chroniques ou de cahiers sur le livre, à parution régulière, pour le Canada anglais, la Belgique, la Suisse, le Royaume-Uni et les États-Unis d'Amérique. Monsieur Djibril Camara, un de nos principaux assistants de recherche, avait relevé de telles données dans des journaux quotidiens de ces différents endroits, de la même façon que pour les journaux québécois ; toutes ces données ont servi à la rédaction de son mémoire de maîtrise. Nous avons cru que l'ensemble de ces résultats pouvait donner des indications importantes de certaines dynamiques culturelles agissant à l'intérieur de sociétés hégémoniques, ainsi que dans celles vivant dans le rayonnement immédiat de telles sociétés. Comme il y est question du Québec francophone et du Canada

anglophone, nous avons cru intéressant d'établir un parallèle entre leurs dynamiques culturelles respectives.

Méthodologie

Nous avons appliqué intégralement la même méthode de cueillette de données primaires à tous les journaux retenus. Cette méthode se présente en trois volets.

Pour ce qui est de la *provenance des livres*, nous avons choisi celle de la maison d'édition, ou encore le lieu où se trouve la principale place d'affaires d'un éditeur. Dans le cas de coéditions, nous avons privilégié le territoire du journal où se trouve l'article (ex. : une coédition franco-québécoise relevée dans un journal québécois était attribuée au Québec).

Pour ce qui est de la *présence*, nous avons mesuré en cm² l'espace éditorial de chaque article, recension ou chronique. Chaque espace ainsi mesuré était classé selon le lieu de l'éditeur (domestique-étranger).

Pour ce qui est de la *visibilité*, nous avons ventilé la surface de chaque espace éditorial retenu en trois catégories : titres, sous-titres et intertitres ; iconographie ; texte. Chaque catégorie s'est vue attribuer une pondération qui marquait sa plus ou moins grande visibilité (titres, etc. = 3 ; iconographie = 2 ; texte = 1). En convertissant l'espace brut par la multiplication avec les pondérations, on obtenait l'espace pondéré ou la visibilité de cet espace brut.

Le *coefficient de visibilité* est la résultante du rapport entre l'espace brut et l'espace pondéré, pour un ensemble d'articles ventilés selon la provenance de l'éditeur, le tout mis en pourcentage. Ainsi, si la part de l'espace pondéré selon la provenance est supérieure à la part de l'espace brut, la visibilité est supérieure à la présence (voir tableaux). Le coefficient de visibilité est le rapport entre la part de présence (surface brute) et la part de visibilité (surface pondérée), soit la division de la surface pondérée par la surface brute.

Dans le cas des *journaux québécois*, nous avons retenu toute l'année 1993-1994, commençant en septembre avec la rentrée littéraire. Il s'agissait de tous les articles contenant des articles, recensions, chroniques et reportages traitant de livres, paraissant de manière régulière dans des cahiers spéciaux et des sections spécialisées. Il s'agit ordinairement de parutions hebdomadaires.

Pour les *autres journaux*, comme nous ne voulions que des indications, et non point une analyse aussi précise que celle faite pour les journaux québécois, nous n'avons relevé qu'un certain nombre de semaines étalées sur quatre à cinq mois, choisies comme celles nous ayant paru les plus abondantes en de tels contenus éditoriaux. Ces derniers relevés portent sur l'année 1994.

Journaux québécois

De façon globale, dans les huit quotidiens québécois de langue française ayant régulièrement des articles sur le livre, un peu plus de la moitié de cet espace était consacrée à des livres publiés au Québec (tableau 1). Presque tous traitaient de nouveautés. Or, nous avons pu constater par ailleurs, dans les catégories de sujet grand public¹, qu'à chaque parution d'un nouveau titre au Québec, l'édition française en mettait quatre en circulation. Ainsi les nouveautés québécoises correspondent à 20 % des sorties combinées des éditeurs français et québécois. Par conséquent, les journaux québécois, s'ils accordent du contenu à presque tous les nouveaux titres québécois, omettent de faire de même pour une grande partie des nouveautés françaises, même si la plupart nous parviennent. On ne peut donc ici parler, du moins quantitativement, de négligence ou de mépris des quotidiens québécois à l'égard des livres produits dans leur société, bien au contraire.

Qu'en est-il maintenant de la visibilité accordée au livre québécois et à celui d'ailleurs ? Le rapport entre *Québec* et *Ailleurs* y est encore plus prononcé en faveur du Québec que dans le cas de la présence ou de la surface brute. Cela veut dire que, de façon générale, les quotidiens du Québec cherchent à rendre plus visibles leurs articles au sujet de livres issus du Québec que sur ceux d'autres provenances (notamment de la France). Cela se traduit par des articles plus longs, avec davantage d'espaces allant aux titres, sous-titres, intertitres, photographies et autres images, de manière à attirer davantage l'œil du lecteur sur les contenus traitant de productions domestiques que sur ceux allant à des productions étrangères. Ainsi, les quotidiens québécois ne se contentent pas seulement de consacrer autant d'espace au livre québécois qu'au livre étranger, même si l'édition française met en marché quatre nouveaux titres pour chaque nouveauté produite par l'édition québécoise. Ils font aussi en sorte que ces espaces soient plus grands et attirent davantage leurs lecteurs.

Il est difficile de dire dans ces circonstances que les quotidiens québécois, dans leur ensemble, négligent le livre québécois. Ces données nous amènent plutôt à affirmer que leur comportement à l'endroit de ce livre se situe à l'opposé de la négligence. On devrait au contraire parler d'empressement et de considération. Comme si ces journaux, au vu des disparités importantes de production de livres entre la France et le Québec, et au vu, probablement surtout, de l'écart énorme entre le patrimoine livresque de la France et celui du Québec, cherchaient à compenser ainsi le faible poids du Québec. Par ailleurs, ces journaux ne peuvent probablement pas être neutres vis-à-vis de ces deux productions, d'abord à cause des lecteurs à qui ils s'adressent du fait qu'ils en partagent la culture, ensuite à cause du rôle dont

1. Catégories de sujet grand public : littérature générale ; littérature jeunesse ; livres pratiques.

TABLEAU 1

Présence, visibilité** et coefficient de visibilité*** des ouvrages recensés dans la presse écrite quotidienne de langue française au Québec selon la provenance des éditeurs, 1993-1994*

	Ensemble	Provenance Québec	Ailleurs
Ensemble des quotidiens			
Présence	100,0	50,6	49,4
Visibilité	100,0	52,5	47,5
Coefficient		1,04	0,96
<i>Le Devoir</i> (Montréal)			
Présence	100,0	48,0	52,0
Visibilité	100,0	48,6	51,4
Coefficient		1,01	0,98
<i>Le Droit</i> (Hull-Ottawa)			
Présence	100,0	44,1	55,9
Visibilité	100,0	54,0	46,0
Coefficient		1,22	0,82
<i>Le Nouvelliste</i> (Trois-Rivières)			
Présence	100,0	63,0	37,0
Visibilité	100,0	59,5	40,5
Coefficient		0,94	1,09
<i>La Presse</i> (Montréal)			
Présence	100,0	46,3	53,7
Visibilité	100,0	47,9	52,1
Coefficient		1,03	0,97
<i>Le Quotidien du Saguenay</i> (Chicoutimi)			
Présence	100,0	70,5	29,5
Visibilité	100,0	78,0	22,0
Coefficient		1,11	0,75
<i>Le Soleil</i> (Québec)			
Présence	100,0	48,9	51,1
Visibilité	100,0	53,7	46,3
Coefficient		1,10	0,91
<i>La Tribune</i> (Sherbrooke)			
Présence	100,0	68,1	31,9
Visibilité	100,0	81,3	18,7
Coefficient		1,19	0,59
<i>La Voix de l'Est</i> (Granby)			
Présence	100,0	48,5	51,5
Visibilité	100,0	38,8	61,2
Coefficient		0,80	1,19

* Présence : pourcentage des ouvrages recensés.

** Visibilité : pourcentage pondéré de l'espace éditorial.
Pondérations : titres = 3 ; iconographie = 2 ; texte = 1.

*** Coefficient de visibilité : visibilité / présence.

SOURCE : BAILLARGEON et DE LA DURANTAYE (1998).

ils se sentent possiblement investis de favoriser la diffusion de produits culturels issus de leur milieu auprès de leur public.

Au tableau 1, on s'aperçoit qu'il existe d'importantes disparités autour de la moyenne, tant du côté des parts de l'espace brut (présence) que de l'espace pondéré (visibilité). Ce sont trois quotidiens régionaux qui offrent au livre québécois une présence nettement supérieure à la moyenne, entre 63 % et 70 % de tous leurs articles (*Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, 63 % ; *La Tribune* de Sherbrooke, 68 % ; *Le Quotidien du Saguenay*, plus de 70 %). Le quotidien qui s'attarde le moins au livre québécois (44 %), *Le Droit*, dessert une population francophone aussi bien québécoise qu'ontarienne.

Pour ce qui est de la visibilité du livre québécois, de l'espace pondéré, ou encore de l'aménagement de l'espace en vue d'attirer le lecteur, ce sont encore des écarts plus grands que dans le cas de la présence, avec *Le Quotidien du Saguenay* (78 %) à un bout et près de 39 % dans le cas de *La Voie de l'Est* de Granby. Pour ce qui est du coefficient de visibilité, c'est *Le Droit* d'Ottawa-Hull qui remporte la palme, ayant fait contrepoids à la faible présence du livre québécois par une forte visibilité (coefficient 1,22). Viennent ensuite *La Tribune* de Sherbrooke (coefficient 1,19), *Le Quotidien du Saguenay* (coefficient 1,11) et *Le Soleil* de Québec (coefficient 1,10). Seuls *Le Nouvelliste* et *La Voix de l'Est* affichent des coefficients de visibilité du livre québécois inférieurs à un et supérieurs à un pour les livres d'ailleurs. Cela peut probablement s'expliquer dans le premier cas par les très nombreux articles associés au *Festival international de la poésie de Trois-Rivières*, qui s'y déroule chaque automne. Pour ce qui est de *La Voix de l'Est*, c'est le seul quotidien au Québec qui publie régulièrement des articles sur le livre et qui n'est pas situé dans une ville dotée d'institution universitaire. On peut supposer que ces articles s'adressent, plus qu'ailleurs, à du best-seller en traduction publié en France, dont sont friands les lecteurs de culture moyenne (SAINT-JACQUES, LEMIEUX, MARTIN et NADEAU, 1994). Dans une ville telle que Granby, il est possible que la proportion des personnes de culture moyenne soit plus importante que dans une ville abritant une université.

Ainsi, dans leur ensemble, les quotidiens québécois de langue française, non seulement accordent-ils un nombre d'articles aux livres québécois supérieur à la part que ceux-ci représentent dans les nouveautés mises en marché, mais ils donnent aussi, sauf exception, une visibilité à ces articles plus importante qu'aux articles parlant de livres produits ailleurs. Nous allons essayer de voir, à l'aide des résultats des tableaux 2 et 3, si ce comportement qui favorise la visibilité du livre produit localement est unique au Québec ou s'il est plus ou moins généralisé. Nous analyserons séparément des journaux anglo-canadiens (tableau 2), deux quotidiens de langue française de pays à proximité de la France et quelques journaux éminents de métropoles culturelles mondiales de langue française et de langue anglaise (tableau 3).

TABLEAU 2

Présence, visibilité ** et coefficient de visibilité*** d'ouvrages recensés
dans cinq quotidiens de langue anglaise du Canada
selon la provenance des éditeurs, 1994*

	Ensemble	Provenance Canada	Ailleurs
<i>The Chronical Herald (Halifax)</i>			
Présence	100,0	18,2	81,8
Visibilité	100,0	20,8	79,2
Coefficient		1,14	0,97
<i>Daily Gleaner (Fredericton)</i>			
Présence	100,0	12,5	87,5
Visibilité	100,0	16,8	83,2
Coefficient		1,34	0,95
<i>Globe and Mail (Toronto)</i>			
Présence	100,0	54,7	45,3
Visibilité	100,0	58,1	41,9
Coefficient		1,06	0,92
<i>Winnipeg Free Press</i>			
Présence	100,0	3,0	97,0
Visibilité	100,0	8,0	92,0
Coefficient		2,67	0,95
<i>Vancouver Sun</i>			
Présence	100,0	6,0	94,0
Visibilité	100,0	8,6	91,4
Coefficient		1,43	0,97

* Présence : pourcentage des ouvrages recensés.

** Visibilité : pourcentage pondéré de l'espace éditorial.
Pondérations : titres = 3 ; iconographie = 2 ; texte = 1.

*** Coefficient de visibilité : visibilité / présence.

SOURCE : Djibril CAMARA, UQTR-INRS-Culture et Société (1994-1995), compilation et calculs non publiés.

TABLEAU 3

*Présence**, *visibilité*** et *coefficient de visibilité**** d'ouvrages recensés
dans quelques quotidiens de Bruxelles, Genève, Paris,
New York et Londres, 1994

	Ensemble	Provenance d'origine	Ailleurs
<i>Le Soir (Bruxelles)</i>			
Présence	100,0	16,1	83,9
Visibilité	100,0	16,8	83,2
Coefficient		1,04	0,99
<i>Le Journal de Genève</i>			
Présence	100,0	15,2	84,8
Visibilité	100,0	26,6	73,4
Coefficient		1,75	0,87
<i>Le Monde (Paris)</i>			
Présence	100,0	98,1	1,9
Visibilité	100,0	98,9	1,1
Coefficient		1,01	0,58
<i>Le Figaro (Paris)</i>			
Présence	100,0	96,3	3,7
Visibilité	100,0	99,5	0,5
Coefficient		1,03	0,14
<i>The New York Times</i>			
Présence	100,0	99,0	1,0
Visibilité	100,0	99,6	0,4
Coefficient		1,01	0,40
<i>The Times (Londres)</i>			
Présence	100,0	58,7	41,3
Visibilité	100,0	72,3	27,7
Coefficient		1,23	0,67

* Présence : pourcentage des ouvrages recensés.

** Visibilité : pourcentage pondéré de l'espace éditorial.
Pondérations : titres = 3 ; iconographie = 2 ; texte = 1.

*** Coefficient de visibilité : visibilité / présence.

SOURCE : Djibril CAMARA, UQTR-INRS-Culture et Société (1994-1995), compilation et calculs non publiés.

Quelques journaux anglo-canadiens

Comme mentionné plus haut, notre sélection de quotidiens anglo-canadiens avec chroniques régulières sur le livre avait pour but de nous donner des indications plutôt qu'une base d'analyse systématique. À cet effet, nous avons choisi deux quotidiens de la région de l'Atlantique, *The Chronical Herald* de Halifax (tirage moyen : 147 000), le *Daily Gleaner* de Fredericton (tirage moyen : 31 000), un grand quotidien de l'Ontario, le *Globe and Mail* de Toronto (tirage moyen : 595 000) et deux quotidiens de l'Ouest, le *Winnipeg Free Press* (tirage moyen : 214 000) et le *Vancouver Sun* (tirage moyen : 256 000)². Si on excepte le *Globe and Mail*, l'éventail des autres tirages se situe à l'intérieur de celui des journaux québécois, allant de 193 000 pour *La Presse* à moins de 20 000 pour *La Voix de l'Est* (BAILLARGEON et DE LA DURANTAYE, 1998, p. 85).

Comparativement aux journaux québécois, ce qui frappe dans cette liste est l'extrême disparité qui peut exister entre ces quotidiens : présence canadienne, 54,7 % dans le *Globe and Mail* et 3 % dans le *Winnipeg Free Press* ; visibilité canadienne, 58,1 % dans le *Globe and Mail* et 8 % dans le *Winnipeg Free Press* ; coefficient de visibilité des livres canadiens : 1,06 dans le *Globe and Mail* et 2,67 dans le *Winnipeg Free Press*. Ces deux journaux sont en quelque sorte aux antipodes. Il n'en reste pas moins que les articles sur des livres canadiens ne comptent jamais pour plus de 18 % dans l'ensemble de ce genre d'articles dans *The Chronical Herald*, mais peuvent n'être que 3 % dans le *Winnipeg Free Press*. Or, on dit souvent qu'entre 20 % et 30 % des ventes de livres dans les librairies du Canada anglais se composeraient d'ouvrages publiés au Canada, le reste étant quasi toujours étatsunien (BONENFANT, 1998, p. 9). En formulant l'hypothèse, à partir de ce dernier pourcentage, que l'édition canadienne sortirait une nouveauté dans les catégories de sujet grand public chaque fois que l'édition états-unienne en produit quatre, on constate que le *Globe and Mail* est le seul des cinq journaux retenus à favoriser très largement la présence de livres canadiens, que le *Chronical Herald* de Halifax se rapproche de ce rapport (18,2 % des articles contre 20 % de nouveautés attribuables à des productions d'éditeurs canadiens), mais que tous les autres accordent une part nettement inférieure à ce 20 % pour leurs articles traitant de livres canadiens : *Daily Gleaner* de Fredericton, 12,5 % ; *Vancouver Sun*, 6 % ; *Winnipeg Free Press*, 3 %.

Par contre tous ces journaux rendent beaucoup plus visibles leurs articles sur les livres canadiens que sur ceux d'ailleurs, cet effort de visibilité étant d'autant plus important que la part d'espace éditorial allant à des livres canadiens est faible. Ainsi, dans le *Winnipeg Free Press*, pour 3 % d'espace éditorial allant à des livres canadiens, on a un coefficient de visibilité de 2,67, alors que le même contenu dans le *Globe and Mail* (54,7 %) ne commande qu'un coefficient de visibilité de 1,06. Ainsi,

2. Ces tirages proviennent du CARD, *Canadian Advertising Rates and Data*, numéros d'automne 1994.

à l'instar des journaux québécois de langue française, les journaux anglo-canadiens retenus font une place privilégiée à leurs articles sur des livres canadiens par un ensemble d'artifices de mise en page, qui rendent ces articles plus visibles que ceux portant sur des livres d'autres provenances.

Mais un premier élément frappe l'observateur qui compare les résultats relatifs aux journaux anglo-canadiens (tableau 2) à ceux des quotidiens franco-québécois (tableau 1). Si on fait exception du *Globe and Mail*, tous les autres quotidiens de langue anglaise retenus ont des coefficients de visibilité beaucoup plus élevés que ceux de la moyenne des journaux québécois. Les journaux anglo-canadiens feraient donc un effort encore plus grand que les journaux québécois pour rendre visibles leurs articles sur des livres de leur milieu. Comme pour compenser encore davantage que ne le font les journaux québécois le faible poids du Canada anglais vis-à-vis des États-Unis d'Amérique. Comme s'ils avaient une conscience encore plus aiguë que celle des journaux québécois de se sentir investis d'une sorte de mission de favoriser la diffusion des produits culturels issus de leur propre milieu.

L'autre élément de comparaison est la très grande disparité de présence du livre canadien au sein de ces journaux par rapport à celle que l'on retrouve dans les quotidiens québécois (part des surfaces éditoriales au livre du milieu : journaux anglo-canadiens : de 3 % à près de 55 % ; journaux québécois : de 44 % à plus de 70 % ; soit un écart de 53 points dans le premier cas, et de seulement 26 points dans le second ; une différence du simple au double). Cette différence n'est pas sans étonner un observateur québécois. Est-elle indicatrice des grandes différences culturelles au Canada anglais que maints auteurs de cette société n'ont cessé de signaler ? Ces disparités de présence du livre canadien au sein de ces journaux ont au moins l'avantage de remettre en question une certaine idée monolithique qu'on peut avoir au Québec de la société anglo-canadienne, vue à travers des débats comme les questions constitutionnelles. En outre, la faible place du livre canadien, si l'on excepte le *Globe and Mail*, comparativement à celle faite par les journaux québécois au livre de leur propre société, n'est pas sans renforcer l'idée reçue au Québec d'un Canada anglais plutôt obnubilé par la culture de ses voisins du Sud. Or, on vient de constater que cette « fascination » serait compensée par ces journaux par une très grande visibilité donnée à leurs articles sur des livres canadiens.

Monolithisme – diversité ? Fascination – compensation ? Un observateur québécois, dans une telle analyse comparative se met vite à être prudent. S'il pousse plus loin son investigation, en formulant l'hypothèse qu'il peut y avoir un rapport entre ces comportements quasi extrêmes et certaines représentations identitaires qui circulent au Canada anglais, et qu'il va voir ce que des auteurs ont pu écrire sur les questions identitaires de cette société, il devient encore plus circonspect. En se limitant à un tour d'horizon de quelques articles de la *Revue d'études canadiennes* sur les questions d'identité et / ou d'unité « nationale », il se retrouve devant une foison

d'approches et de points de vue tout à fait déroutants : Canada comprenant le Québec dont on tient compte ; Canada comprenant le Québec mais dont on ne tient nullement compte ; Canada sans le Québec ; traits communs d'unité à travers la diversité ; la diversité comme élément de cohésion nationale, d'identité et facteur d'unité ; etc. Certains iraient même jusqu'à affirmer que « les États libéraux modernes (ou postmodernes ?) n'ont pas besoin d'identité collective » (BOUCHARD, 2000, p. 326). Il y a là tout un débat, une panoplie d'arguments bigarrés, où cet observateur se perd facilement, faute de repères adéquats, où ses propres références lui semblent bien peu utilisables (CONWAY, 1994 ; DICKINSON, 1996 ; VAN HERK, 1994 ; KOSTASH, 1996 ; MATTHEWS, 1997). Il s'est fait, à notre connaissance, encore peu d'analyses comparatives entre la société franco-québécoise et la société anglo-canadienne qui aillent beaucoup plus loin que des généralités ou des problèmes à régler cas par cas. La comparaison que nous venons de faire entre journaux québécois et canadiens quant à leurs comportements relatifs aux livres issus de leurs sociétés respectives, en regard de ceux des sociétés hégémoniques avec lesquelles ils doivent composer, nous amène à deux conclusions. *Grosso modo*, tous ces journaux agissent de la même façon, à savoir qu'ils favorisent la visibilité de leurs articles sur les livres issus de leur propre milieu. Par ailleurs, il semble quasi impossible à l'observateur d'une de ces deux sociétés d'expliquer correctement certains traits ou certains comportements de l'autre sans l'aide d'acteurs ou d'observateurs de cette autre société. On peut souhaiter que des collaborations s'ouvrent ou se développent de la façon dont nous avons tenté de le faire : pour des mêmes objets d'études rigoureusement circonscrits, à l'aide de méthodes d'observation et d'analyses aussi homogènes que possible.

De tels partenariats pourraient peut-être aider un observateur québécois, face aux résultats du tableau 2, à mieux comprendre qu'il « n'est pas facile pour un éditeur régional (anglo-canadien) d'intéresser les grands médias nationaux, la plupart du temps à Toronto, qui sont beaucoup plus enclins à "couvrir" la scène locale... qui est forcément d'intérêt national ! » (BONENFANT, 1998, p. 7). Même si une telle remarque peut s'appliquer aux médias de Montréal face aux éditeurs régionaux du Québec, le phénomène ne nous semble pas être d'un ordre de grandeur identique au Québec et au Canada anglais. Il y aurait dans cette société « une bonne partie de la production qui se veut résolument d'intérêt régional » (BONENFANT, 1998, p. 7), alors que ce type de situation est moins fréquent au Québec. Tout cela a-t-il un effet sur l'ampleur et la visibilité des articles sur les livres canadiens dans certains quotidiens anglo-canadiens ? Comment répondre à cette question précise, et comprendre le comportement des journaux anglo-canadiens face aux livres produits au Canada et les débats identitaires qui paraissent s'y dérouler, sans faire appel à des chercheurs qui y comprennent ces questions de l'intérieur ?

Bruxelles et Genève

Le Québec est une société à majorité de langue française, située dans un pays à plus d'une communauté linguistique. Pour comparaison, nous avons retenu deux quotidiens de langue française desservant des communautés francophones vivant dans des situations analogues, soit celles de la Belgique et de la Suisse. Nous avons examiné deux de leurs grands quotidiens, *Le Soir* de Bruxelles et *Le Journal de Genève*. À cela s'ajoute le fait que ces deux communautés de langue française vivent à proximité de la France, vue aussi sûrement qu'ici comme culture hégémonique, probablement d'autant influente que les communications de tous ordres entre ces communautés et la France doivent être plus faciles et beaucoup plus fréquentes qu'entre ce pays et le Québec. Comment, dans ces circonstances, se comportent les quotidiens de ces communautés lorsqu'il s'agit de rendre compte de livres produits par leurs éditeurs, en regard des ouvrages qui leur arrivent de la France ? Nous analyserons brièvement ces deux quotidiens l'un après l'autre (tableau 3).

Dans *Le Soir*, de Bruxelles, 16 % de la surface éditoriale consacrée aux livres allait à des livres produits en Belgique et 84 % à des livres d'ailleurs, probablement surtout de la France. Quant à la surface pondérée, à la visibilité, un peu moins de 17 % traitait de livres belges. Ainsi, même si la visibilité du livre belge était plus grande que sa présence, elle était discrète. En aucune façon peut-on voir dans *Le Soir* un effort de visibilité du livre belge équivalent à celui favorisant celle du livre québécois dans les quotidiens québécois, et encore moins celle du livre canadien dans certains journaux anglo-canadiens. À cela s'ajoute le fait, assez connu au sein de la Francophonie, d'auteurs belges de langue française qui n'hésitent pas à passer la frontière pour aller se faire éditer en France après avoir connu une certaine notoriété chez eux. Ce même phénomène est minime au Québec. Peut-être que *Le Soir* s'intéresse moins que les journaux d'ici à mettre en valeur les livres publiés en Belgique, parce que maints auteurs belges célèbres se font moins publier chez eux qu'en France. On peut aussi énoncer l'hypothèse d'une certaine timidité à valoriser les productions belges, quand on vit si près de la France, avec laquelle les contacts sont fréquents et intenses.

Le Journal de Genève accorde une part moins grande de sa surface éditoriale aux livres suisses que *Le Soir* ne le fait pour les livres belges (15 % contre 16 %). Par contre, on ne semble pas se trouver ici devant la réserve ou la timidité du journal belge. La visibilité du livre suisse (près de 27 %) est beaucoup plus grande que celle du journal belge (près de 17 %). Ce qui donne un coefficient de visibilité de 1,75 au *Journal de Genève* contre un modeste 1,04 pour *Le Soir*. Le coefficient de visibilité du quotidien suisse est de loin supérieur à tous ceux des quotidiens québécois. Il se situe entre celui du *Winnipeg Free Press* (2,67) et celui du *Vancouver Sun* (1,43). Ce journal suisse semble combler une présence moindre par une visibilité très grande de ses articles traitant du livre suisse.

Que ce soit pour la Suisse ou pour la Belgique, nous n'avons pas de données pour savoir l'importance relative de leurs nouveautés par rapport à celles de la France. Mais nous soupçonnons qu'elle peut être supérieure à 15-16 % de la combinaison des nouveautés de Belgique et de France ou de Suisse et de France, car l'édition de langue française qu'on y trouve a des assises importantes bien antérieures à celles du Québec, et le livre belge et le livre suisse de langue française ont connu l'expérience de l'exportation en quantités significatives bien avant celle de l'édition québécoise. Nous serions donc tentés de dire que l'espace éditorial que ces deux journaux consacrent aux livres issus de leurs milieux respectifs serait, à l'instar semble-t-il de certains journaux anglo-canadiens, en deçà de la part de production de livres de chez eux. Par contre, tout comme au Québec et au Canada anglais, les articles traitant de ces livres sont rendus plus visibles que ceux parlant de livres produits ailleurs, tout particulièrement dans *Le Journal de Genève*.

Nous aurions tendance à affirmer, rendus à ce point-ci de notre analyse, que les quotidiens de sociétés vivant à l'ombre de sociétés culturellement hégémoniques, s'ils ne respectent pas nécessairement les parts de parutions entre leurs propres sociétés et les sociétés hégémoniques, cherchent à rendre plus visibles les surfaces éditoriales affectées aux livres de leurs milieux respectifs, comparativement à celles où on s'entretient de livres d'ailleurs. Cette visibilité y serait d'autant plus forte, en général, que la part des livres domestiques y serait faible. Il y aurait là une sorte de sursaut pour valoriser le livre de sa propre société, face au livre des sociétés hégémoniques. Mais que fait-on dans ces dernières ? Le livre d'ailleurs y aurait-il quelque existence ? Lui accorderait-on une attention particulière, à tout le moins équivalente à celle du livre national ?

Paris, New York, Londres

En regard du Québec, de la Belgique francophone et de la Suisse francophone, il est entendu que la société culturellement hégémonique est la France. Nous avons parlé plus haut de journaux emblématiques au sujet de ces sociétés. C'est dans cette perspective que nous avons choisi *Le Monde* et *Le Figaro*, ces deux journaux étant des grands quotidiens de Paris à rayonnement mondial. Le premier serait de tendance plus socialiste ; le second est considéré comme assez de droite. Quelle place ces deux journaux accordent-ils au livre non issu d'un éditeur de l'Hexagone ? Presque rien ou très peu. Plus de 98 % de l'espace éditorial allant au livre dans *Le Monde* a trait à des livres produits en France. Même si *Le Figaro* semble un peu plus généreux, le livre produit ailleurs qu'en France n'a pas réussi à couvrir 4 % de son espace éditorial en matière de livres (tableau 3).

En outre, dans l'un et l'autre cas, la visibilité du livre français est supérieure à celle du livre étranger. Cette visibilité a un coefficient de 1,01 pour *Le Monde*, pour 98 % de l'espace brut réservé au livre français ; elle est de 1,03 pour *Le Figaro*, pour

un peu plus de 96 % de l'espace brut réservé au livre français. Comme si *Le Figaro* avait lui aussi compensé une moindre présence par une plus grande visibilité ! Contrairement à ce qu'on a trouvé pour le Québec, la Wallonie ou la Suisse romande, ces deux quotidiens français accordent très peu d'existence au livre d'ailleurs ; ils lui prêtent une attention moins que particulière. Pour reprendre le questionnement initial de notre étude sur la présence et la visibilité du livre québécois dans les médias, s'agit-il ici de « négligence », de « mépris » pour le livre de langue française autre que celui produit en France ? Certains auraient la tentation de conclure ainsi. C'est possible, mais notre interprétation est plutôt que cette « négligence » et ce « mépris » ne sont que la résultante, que l'effet secondaire d'une vision des choses qui fait qu'une des principales caractéristiques d'une société culturellement hégémonique est de s'autosuffire. Un des traits distinctifs d'une culture autosuffisante est non seulement de méconnaître ce qui se passe ailleurs, mais aussi de peu se préoccuper de l'existence d'autres espaces culturels que le sien dans sa propre langue. Les articles du *Monde* et du *Figaro* à cet effet sur le livre sont pour nous une belle illustration de la façon dont une culture hégémonique peut s'autosuffire.

Le même tableau apporte une autre illustration de ce type de comportement. Il s'agit du *New York Times* : présence du livre étatsunien 99 % ; visibilité des articles sur le livre étatsunien 99,6 % ; coefficient de visibilité favorable aux livres étatsuniens 1,01. Le *New York Times*, le principal journal emblématique des États-Unis d'Amérique, a un comportement quasi identique au *Monde*, le principal quotidien emblématique de la France. Dans les deux cas, nous restons avec l'impression de nous trouver devant deux sociétés pratiquant un très haut degré d'autosuffisance en matière de livres.

The Times, de Londres, renvoie à ce qui semblerait être une société vivant dans le sillage d'une société culturellement hégémonique. Moins de 59 % de son espace éditorial sur le livre va à des produits édités au Royaume-Uni. Mais cet espace, une fois pondéré, s'élève à plus de 72 %. Ce qui donne un coefficient de visibilité aux articles sur le livre britannique de 1,23. Ce coefficient est supérieur à tout ce qu'on a trouvé pour les journaux québécois. Il est aussi supérieur à celui du *Chronical Herald* d'Halifax et du *Globe and Mail* de Toronto. Il dépasse enfin de loin celui du *Soir* de Bruxelles. Au vu du contenu des tableaux 1, 2 et 3, on pourrait dire que le coefficient de visibilité des articles portant sur les livres britanniques dans *The Times* se situe à un niveau élevé. Cette situation peut paraître surprenante pour quiconque connaît peu ou mal la situation de l'édition du livre dans le monde anglo-saxon. Elle peut être indicatrice, à tout le moins, de l'importance et de la puissance de l'édition du livre étatsunien dans ce monde. Quand on ajoute à cela que le roman best-seller le plus souvent traduit provient des États-Unis d'Amérique, on constate une fois de plus que l'hégémonie mondiale de la culture de langue anglaise n'est pas anglo-saxonne, mais étatsunienne. Cette constatation va elle aussi à l'encontre de bien des

idées reçues sur la culture anglo-saxonne et les productions culturelles des États-Unis d'Amérique dans le monde. Ce n'est pas l'hégémonie mondiale d'une langue (l'anglais), mais celle émanant d'un pays, les États-Unis d'Amérique, utilisant l'anglais comme langue de diffusion.

*

* *

Une première conclusion générale s'impose. Dans leurs articles sur le livre, tous les quotidiens, qu'ils soient de pays vivant à l'ombre de cultures hégémoniques ou des pays hégémoniques eux-mêmes, ont tendance à favoriser la visibilité des ouvrages émanant de leurs propres sociétés. Nos interprétations à ce sujet pour les petites sociétés ne valent évidemment pas pour les cultures hégémoniques. Celles-ci n'ont pas à survaloriser les livres issus de leur propre milieu en compensation pour leur faible poids dans leurs sphères linguistiques. Les sociétés hégémoniques ignorent quasi totalement l'existence de livres autres que ceux produits chez eux. En se définissant plus ou moins explicitement comme la référence au sein de leur sphère linguistique, voire au sein du monde entier, il est normal que leurs journaux, non seulement ignorent presque totalement la présence de livres de même langue produits ailleurs que chez eux, mais mettent aussi moins en valeur les quelques livres dont ils acceptent de s'occuper. Cette constatation générale vient confirmer ce que Dominique Wolton dit des médias :

La définition d'un média ne renvoie pas seulement à la représentation de son public, elle intègre aussi une vision du rapport entre l'échelle individuelle et l'échelle collective, donc une certaine vision des rapports sociaux. C'est pour cela que les médias sont toujours liés à une certaine *communauté* de langue, de valeurs, de références (WOLTON, 1999, p. 103).

Ne pourrait-on pas aussi dire qu'au Québec, au Canada anglais, en Wallonie, en Suisse romande et au Royaume-Uni, on valorise par leur visibilité les articles portant sur des livres en provenance de ces sociétés, parce que là aussi ces sociétés sont prises plus ou moins comme références, un peu à la manière de la France ou des États-Unis d'Amérique ? L'examen attentif des tableaux 1, 2 et 3 nous en dissuaderait rapidement, ou du moins nous amènerait à établir des nuances importantes. On trouve dans les journaux québécois à la fois une forte présence du livre québécois et, généralement un niveau de visibilité moyen de cette présence. Même si cette situation est plus homogène que les extrêmes constatés au Canada anglais, cette régularité, cette bonne visibilité et cette forte présence sont loin d'indiquer que le Québec soit devenu sa propre référence culturelle, par analogie avec la France ou les États-Unis. Qui dit être sa propre référence dit forte identité. Or, deux des plus grands intellectuels du Québec, récemment disparus, Fernand DUMONT (1995) et Léon DION (1998) s'entendent pour affirmer que le Québec souffre encore d'une « identité incertaine ».

S'il en est ainsi pour le Québec, qu'en est-il du Canada anglais, au sujet duquel un auteur a dit dernièrement que sa recherche d'identité ressemble à du *nation building frileux*, exclusivement civique (SEYMOUR, 1999) ? Est-ce que cela se traduirait par ces extrêmes constatés dans ses journaux : forte présence canadienne et visibilité moyenne dans le *Globe and Mail* ; faible présence, accompagnée de visibilités allant de fortes à très fortes dans d'autres journaux ? Ces extrêmes feraient-ils partie d'un substrat complexe que ce *nation building* civique essaierait d'occulter ou de simplifier, question de ne pas trop s'aventurer dans des eaux mal connues ?

Que penser des cas européens autres que français, vus sous l'angle de la société de chacun prise comme référence ? Le cas belge, avec *Le Soir*, nous paraît clair : faible présence et visibilité discrète du livre belge. Malgré l'ancienneté de son peuplement, ce pays est assez récent à l'échelle de l'histoire de l'Europe. Il a constamment été aux marches de grands États, quand il n'a pas été absorbé ou occupé temporairement par l'un ou par l'autre. Il a subi récemment de fortes tensions internes qui l'ont mené au bord de l'éclatement. Il paraît difficile, dans de telles circonstances, de se prendre pour sa référence exclusive, à la manière des Français ou des Américains. Selon nous, le traitement que *Le Soir* accorde au livre belge peut être considéré comme allant de pair avec cette discrétion identitaire.

Quant au *Journal de Genève*, on y sent davantage d'assurance, d'affirmation. À une présence relativement faible du livre suisse, on oppose une très forte visibilité, la deuxième plus forte, après le *Winnipeg Free Press*, de tous les journaux que nous avons observés. Or, contrairement à la Belgique, la Suisse est un État très ancien, qui a réussi à vivre le plus possible en marge des affrontements entre grands de l'Europe. En outre, du côté de la Suisse romande, il y a une longue tradition d'originalité intellectuelle et littéraire qui remonte à Calvin, en passant par Jean-Jacques Rousseau, et qui continue avec des écrivains contemporains comme le poète Ramuz ou l'essayiste Denis de Rougemont. On pourrait esquisser ici qu'il y aurait dans le *Journal de Genève* à la fois expression de la Suisse romande comme référence, et compensation pour la proximité de la France, par la grande visibilité du livre suisse de langue française.

La situation du Royaume-Uni, vue à travers le traitement accordé au livre britannique dans le *Times* nous paraît avoir des analogies avec celle de la Suisse romande. Personne ne niera à la Grande-Bretagne une identité forte. Si elle s'est déjà vue comme sa référence exclusive, et comme la référence aux beaux jours de l'Empire britannique, l'exclusivité de cette référence s'est atténuée considérablement depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Dans le monde anglo-saxon, cette référence a été supplantée par celle des États-Unis d'Amérique. C'est peut-être tout cela que reflète le *Times* en donnant plus de 41 % de son espace éditorial sur le livre à des ouvrages publiés ailleurs qu'au Royaume-Uni (possiblement en grande majorité aux États-Unis), mais en accordant à celui touchant les livres britanniques une des plus fortes visibilités que nous ayons pu observer. Il y a là sûrement

compensation, mais accompagnée d'une assurance identitaire très forte qui se souvient à la fois des « grandeurs » du passé et de la très longue tradition littéraire de cette île.

Nous croyons que l'exercice que nous venons de faire, sur un objet somme toute modeste, a permis d'illustrer que la façon dont une société, à travers ses quotidiens, traite des produits culturels issus de son propre terreau et de celui d'autres sociétés, en particulier pour le livre, est indicatrice de la façon dont cette société considère ce qui émane d'elle-même et ce qui provient d'ailleurs. Il a montré, entre autres, si on reste à l'intérieur du Canada, que si les journaux du Québec et du Canada anglais, à l'instar de tous les autres que nous avons examinés, mettent en valeur le livre de leur propre milieu, là s'arrête toute similitude. Nous avons déjà signalé que, pour continuer sérieusement cette comparaison, nous croyons essentielle la collaboration de collègues anglo-canadiens. Ce pourrait être là un bel exercice pour « Rapprocher les solitudes » (TAYLOR, 1992).

Jean-Paul BAILLARGEON

INRS-Culture et Société.

Michel DE LA DURANTAYE

*Sciences du loisir et des communications,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

BIBLIOGRAPHIE

BAILLARGEON, Jean-Paul et Michel DE LA DURANTAYE

1998 *Présence et visibilité du livre québécois de langue française en librairie, en bibliothèque et dans les médias*, Québec, INRS-Culture et Société.

BONENFANT, René

1998 « Publish or Perish. Une fenêtre sur l'industrie de l'édition au Canada anglais », *Livre d'ici*, 24, 3 : 6-11.

BOUCHARD, Gérard

2000 *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal.

CONWAY, J.F.

1994 « Point-Counterpoint : Laments for a nation ? », *Revue d'études canadiennes*, 29, 3 : 146-158.

DE LA DURANTAYE, Michel et Jean-Paul BAILLARGEON

1995 *Une évaluation du traitement accordé à l'édition canadienne d'expression française dans les médias francophones et la place qu'occupe le livre d'ici dans les librairies et les bibliothèques. Enquête réalisée pour le compte de l'Association nationale des éditeurs de livres grâce au soutien financier du ministère du Patrimoine canadien.*

DICKINSON, John A.

- 1996 « Canadian historians-agents of unity or disunity ? », *Revue d'études canadiennes*, 31, 2 : 148-153.

DION, Léon

- 1998 *La révolution déroutée, 1960-1976*, Montréal, Boréal.

DUMONT, Fernand

- 1995 *Raisons communes*, Montréal, Boréal.

ESTABLET, Roger et Georges FELOUZIS

- 1992 *Le livre et la télévision : concurrence ou interaction*, Paris, Presses universitaires de France.

VAN HERK, Aritha

- 1994 « Smoke and Mirrors », *Revue d'études canadiennes*, 29, 3 : 158-162.

KOSTASH, Myrna

- 1996 « Thinking the Unthinkable: Canada without Quebec », *Revue d'études canadiennes*, 31, 3 : 187-188.

MATTHEWS, David Ralph

- 1997 « Ways of Understanding: Canada and the Concept of Canadian Studies (Canada's Organized Diversity) », *Revue d'études canadiennes*, 32, 1 : 5-43.

SAINT-JACQUES, Denis, Jacques LEMIEUX, Claude MARTIN et Vincent NADEAU

- 1994 *Ces livres que vous avez aimés. Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui*, Québec, Nuit Blanche Éditeur.

SEYMOUR, Michel

- 1999 « L'identité multiple admet le pluralisme culturel », *Le Devoir*, 6 juillet, A-7.

TAYLOR, Charles

- 1992 *Rapprocher les solitudes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.

WOLTON, Dominique

- 1999 *Internet et après ? Une théorie critique des nouveaux médias*, Paris, Flammarion.